

LA QUESTION DE DÉPART

Le premier problème qui se pose au chercheur est tout simplement celui de savoir comment bien commencer son travail. Il n'est pas facile en effet de parvenir à traduire ce qui se présente couramment comme un centre d'intérêt ou une préoccupation relativement vague en un projet de recherche opérationnel. La crainte de mal engager le travail peut amener certains à tourner en rond pendant fort longtemps, à rechercher une illusoire sécurité dans une des formes de fuite en avant abordées précédemment ou encore à renoncer purement et simplement à l'entreprise. Au cours de cette étape, nous montrerons qu'il existe une autre solution à ce problème du démarrage du travail.

La difficulté d'entamer valablement un travail provient souvent d'un souci de trop bien faire et de formuler d'emblée un projet de recherche d'une manière parfaitement satisfaisante. C'est une erreur. Une recherche est par définition quelque chose qui se cherche. Elle est un cheminement vers une meilleure connaissance et elle doit être acceptée comme tel, avec tout ce que cela implique d'hésitations, d'errements et d'incertitudes. Beaucoup vivent cette réalité comme une angoisse paralysante ; d'autres au contraire la reconnaissent comme un phénomène normal et, pour tout dire, stimulant.

Dès lors, le chercheur doit s'obliger à choisir rapidement un premier fil conducteur aussi clair que possible de sorte que son travail puisse débiter sans retard et se structurer avec cohérence. Peu importe si ce point de départ semble banal et si la réflexion du chercheur ne lui paraît pas encore tout à fait mûre ; peu importe si, comme c'est probable, il change de perspective en cours de route. Ce point de départ n'est que provisoire, comme un camp de base que dressent des alpinistes pour préparer l'escalade d'un sommet et qu'ils abandonneront pour d'autres camps plus avancés jusqu'au début de l'assaut final.

Reste à savoir comment doit se présenter ce premier fil conducteur et à quels critères il doit répondre pour remplir au mieux la fonction attendue de lui. Tel est l'objet de cette première étape.

1. UNE BONNE MANIÈRE DE S'Y PRENDRE

Pour plusieurs raisons qui apparaîtront progressivement, nous suggérons d'adopter une formule qui, à l'expérience, est apparue d'une très grande efficacité. Elle consiste à s'efforcer d'énoncer son projet de recherche sous la forme d'une question de départ par laquelle le chercheur tente d'exprimer le plus exactement possible ce qu'il cherche à savoir, à élucider, à mieux comprendre. Pour remplir correctement sa fonction, cet exercice demande bien entendu à être effectué selon certaines règles qui seront précisées et abondamment illustrées plus loin.

Sans doute certains éprouveront-ils d'emblée des réticences à l'égard d'une telle proposition. Nous les invitons à réserver leur jugement jusqu'au moment où ils auront bien saisi la nature et la portée exactes de l'exercice.

Tout d'abord, il n'est pas inutile de signaler que les auteurs les plus réputés n'hésitent pas à énoncer leurs projets de recherche sous la forme de questions simples et claires, même si ces questions sont en réalité sous-tendues par une réflexion théorique très consistante. En voici deux exemples bien connus des sociologues :

- « *L'inégalité des chances devant l'enseignement a-t-elle tendance à décroître dans les sociétés industrielles ?* »

Telle est la question posée par Raymond Boudon au départ d'une recherche dont les résultats ont été publiés sous le titre *L'Inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles* (Paris, Armand Colin, 1973). À cette première question centrale, Raymond Boudon en ajoute une autre qui porte sur « l'incidence des inégalités devant l'enseignement sur la mobilité sociale ». Mais la première question citée constitue bien l'interrogation de départ de son travail et ce qui lui servira de premier axe central.

- « *Qu'est-ce qui prédispose certains à fréquenter les musées ? Contrairement à la grande majorité de ceux qui ne les fréquentent pas ?* »

Telle est, reconstituée à partir des termes mêmes des auteurs, la question de départ de la recherche effectuée par Pierre Bourdieu et Alain Darbel sur le public des musées d'art européens et dont les résultats ont été publiés sous le titre *L'Amour de l'art* (Paris, Éditions de Minuit, 1969).

Si les ténors de la recherche sociale s'imposent l'effort de préciser leur projet de manière aussi consciencieuse, il faut admettre que le chercheur débutant ou moyen, amateur ou professionnel, occasionnel ou régulier, ne peut se permettre l'économie de cet exercice, même si ses prétentions théoriques sont infiniment plus modestes et son champ d'investigation plus restreint.

2. LES CRITÈRES D'UNE BONNE QUESTION DE DÉPART

Traduire un projet de recherche sous la forme d'une question de départ n'est utile que si cette question est correctement formulée. Cela n'est pas forcément facile car une bonne question de départ doit remplir plusieurs conditions. Plutôt que de présenter d'emblée ces conditions de manière abstraite, il est préférable de partir d'exemples concrets. Nous procéderons donc à l'examen critique d'une série de questions de départ insatisfaisantes mais de formes courantes. Cet examen nous permettra de réfléchir aux critères d'une bonne question et à leur signification profonde. Chaque énoncé de question sera suivi d'un commentaire critique, mais il serait préférable de discuter ces questions par vous-mêmes, si possible en groupe, avant de lire plus ou moins passivement nos propres commentaires.

Si les exemples de questions présentés vous semblent très clairs, voire trop clairs, et si les recommandations proposées vous paraissent évidentes et élémentaires, ne vous dispensez pas pour autant de prendre cette première étape au sérieux. Ce qui peut être facile lorsqu'un critère est présenté isolément le sera beaucoup moins lorsqu'il s'agira de respecter l'ensemble de ces critères pour une seule question de départ : la vôtre. Ajoutons que ces exemples ne sont pas de pures inventions de notre part. Nous les avons tous entendus, parfois sous des formes très légèrement différentes, dans la bouche d'étudiants. Si, sur des centaines de questions insatisfaisantes à partir desquelles nous avons travaillé avec eux, nous n'en avons finalement retenu ici que sept, c'est parce qu'elles sont très représentatives des défauts courants et parce que, ensemble, elles couvrent bien les objectifs poursuivis.

Progressivement, nous verrons combien ce travail, loin d'être strictement technique et formel, oblige le chercheur à une clarification souvent bien utile de ses propres intentions et perspectives spontanées. En ce sens, la question de départ constitue normalement un premier moyen de mise en œuvre d'une des dimensions essentielles de la démarche scientifique : la rupture avec les préjugés et les prénotions. Nous y reviendrons au terme de l'exercice.

L'ensemble des qualités attendues peut se résumer en quelques mots : une bonne question de départ doit pouvoir être traitée. Cela signifie qu'il faut pouvoir travailler efficacement à partir d'elle et qu'il doit donc être possible, en particulier, d'y apporter des éléments de réponse. Ces qualités demandent à être détaillées. À cet effet, procédons à l'examen critique de sept exemples de questions.

2.1. La clarté

Cela signifie la question de départ une fois formulée, elle doit être précise et concise.

Si la question de départ est précise et concise, l'on sait dès le départ sur quoi l'on veut travailler et ce que l'on cherche. Dans le cas contraire, on risque de perdre du temps et de gaspiller de l'énergie et au final d'abandonner son projet de recherche.

Exemple de question peu précise et peu concise

- Quelles sont les conséquences des changements découlant de la récession économique sur le déséquilibre mental des individus?

Pourquoi ?

Elle n'est pas précise car :

De quels changements parle-t-on ? De la hausse des déficits de l'État ? De la hausse du chômage ?...

- Aussi, en lisant cette question on ne sait pas sur quel type de déséquilibre mental allons nous travailler ou bien si nous allons intégrer dans notre recherche toutes les maladies mentales. Ce qui est par ailleurs impossible car elles sont multiples : Agoraphobie, Autophagie, Anorexie mentale, Anxiété de séparation, Boulimie...

Pour que cette question acquière les qualités de clarté, elle doit être reformulée, par exemple, comme suit :

La perte de l'emploi peut-elle entraîner une dépression nerveuse ?

Ainsi, cette question devient claire, car :

- elle est concise : chaque mot n'est inutile ;
- elle est précise : elle se lit et se comprend facilement, sans être obligé de la relire plusieurs fois.

Autre qualité très importante, elle ne comporte aucune ambiguïté et ne se prête à aucune confusion.

2.2. La faisabilité

Les qualités de faisabilité portent essentiellement sur le caractère réaliste ou non du travail que la question laisse entrevoir. Le chercheur aura-t-il effectivement la capacité de faire tout ce qui sera nécessaire pour mener à bien sa recherche ?

Une bonne question de départ aide le chercheur à cerner un problème de recherche faisable en fonction des moyens dont il dispose. Ces ressources sont : le temps, l'argent et les moyens logistiques et parfois intellectuels, et ces moyens sont nécessairement limités.

Exemple de mauvaise question de départ

La perte de l'emploi dans les pays africains durant les années 90, 2000, 2020 peut-elle entraîner une dépression nerveuse chez les nouveaux chômeurs ?

Cette question est mauvaise car pour mener à terme une telle recherche, il faut beaucoup de temps, d'argent et de moyens logistiques. En effet, pour cela il faut du temps et plusieurs chercheurs ou centres de recherches qu'un chercheur, encore s'il est étudiant, ne possède pas.

2.3. La pertinence

Les qualités de pertinence concernent le registre (descriptif, explicatif, normatif, prédictif...) dont relève la question de départ.

Procédons ici aussi par l'examen critique d'exemples de questions comparables à celles que l'on retrouve souvent au départ de travaux d'étudiants.

Question

La manière dont la fiscalité est organisée dans notre pays est-elle socialement juste ?

■ *Commentaire*

Cette question n'a pas pour but d'analyser le fonctionnement du système fiscal ou l'impact de la manière dont il est conçu et mis en œuvre mais bien de le juger sur le plan moral, ce qui constitue une tout autre démarche qui ne relève pas directement des sciences sociales. La confusion entre l'analyse et le jugement de valeur est assez courante et n'est pas toujours facile à déceler.

D'une manière générale, on peut dire qu'une question est moralisatrice lorsque la réponse qu'on y apporte n'a de sens que par rapport au système de valeurs de celui qui la formule. Ainsi, la réponse sera radicalement différente selon que le répondant considère que la justice consiste à faire payer par chacun une quote-part égale à celle des autres, quels que soient ses revenus (comme c'est le cas pour les impôts indirects), une quote-part proportionnelle à ses revenus, ou une quote-part proportionnellement plus importante au fur et à mesure de l'accroissement de ses revenus (c'est l'imposition progressive qui est en application pour les impôts directs). Cette dernière formule, considérée comme juste par certains, car elle contribue à atténuer les inégalités économiques, sera jugée injuste par d'autres qui estimeront que, de cette manière, le fisc leur extorque bien plus qu'aux autres le fruit de leur travail, de leur habileté ou des risques qu'ils ont pris.

Les liens entre la recherche en sciences sociales et le jugement moral sont évidemment plus étroits et plus complexes que ne le laisse supposer ce simple exemple mais on ne peut ici qu'attirer brièvement l'attention sur cette difficulté.

Qu'un projet de recherche réponde à un souci de caractère éthique et politique (comme contribuer à résoudre des problèmes sociaux, à instaurer plus de justice et moins d'inégalités, à lutter contre la marginalité ou contre la violence, à accroître la motivation du personnel d'une entreprise, à aider à concevoir un plan de rénovation urbaine...) n'est pas en soi un problème. Loin de devoir être évité, ce souci de pertinence pratique dans une visée éthique doit être encouragé sous peine de produire des recherches dépourvues de sens et qui ne constitueraient que des « exercices de style » plus ou moins brillants. Cela n'empêche pas la recherche d'être conduite avec rigueur, du moins à condition que le chercheur sache clarifier les options sous-jacentes et contrôler leurs implications possibles. Ce problème n'est d'ailleurs pas propre aux sciences sociales qui ont habituellement le mérite de le poser et de l'affronter plus explicitement que d'autres disciplines.

De plus, une recherche menée avec rigueur et dont la problématique est construite avec inventivité (à voir dans *L'Étape 4*) met au jour les enjeux éthiques et normatifs des phénomènes étudiés, de manière analogue aux travaux des biologistes qui peuvent révéler des enjeux écologiques. Par là, la recherche sociale remplit son véritable rôle et la connaissance qu'elle produit peut s'inscrire dans le processus plus englobant d'une véritable pensée.

Enfin, comme Marx (*L'Idéologie allemande*), Durkheim (*Les Formes élémentaires de la vie religieuse*) ou Weber (*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*) notamment l'ont bien montré, les

systèmes de valeurs et de normes font partie des objets privilégiés des sciences sociales car la vie collective est incompréhensible en dehors d'eux.

Bref, si le chercheur doit s'efforcer de penser les liens entre la connaissance, l'éthique et le politique, il doit aussi éviter les confusions entre les registres et, au cœur de son travail de recherche, aborder le réel en termes d'analyse et non de jugement moral. C'est d'ailleurs une condition de sa crédibilité et donc, au bout du compte, de l'impact éthique et politique de ses travaux.

Cela n'est pas forcément simple car, dans la vie courante comme dans certains cours dispensés dans l'enseignement secondaire, ces registres sont régulièrement confondus. On y considère parfois de bon ton de terminer les travaux ou les dissertations par une petite touche moralisatrice destinée tant à l'édification éthique des lecteurs qu'à les convaincre que l'on a du cœur. Ici aussi, la rupture avec les préjugés et le recul à l'égard de ses propres valeurs sont de rigueur.

Bref, une bonne question de départ n'aura pas de connotation morale. Elle cherchera non à juger mais bien à expliquer et à comprendre (on reviendra plus loin sur ces termes).

Question

Les patrons exploitent-ils les travailleurs ?

■ *Commentaire*

Cette question est en fait une « fausse question » ou, en d'autres termes, une affirmation déguisée en question. Il est évident que, dans l'esprit de celui qui l'a posée, la réponse est « oui » (ou « non »), a priori. Il sera d'ailleurs toujours possible d'y répondre par l'affirmative comme il est également possible de « prouver » qu'inversement, les travailleurs exploitent les patrons. Il suffit pour cela de sélectionner soigneusement les critères et les données adéquats, et de les présenter de la manière qui convient.

Elles sont nombreuses, les mauvaises questions de départ de ce type. Celle qui suit en est un exemple supplémentaire, bien que moins net : « La fraude fiscale est-elle une des causes du déficit budgétaire de l'État ? » Ici aussi, on imagine facilement que l'auteur a, au départ, une idée assez précise de la réponse qu'il entend bien donner à tout prix à cette question.

L'examen d'une question de départ doit donc inclure une réflexion sur les motivations et sur les intentions de l'auteur, même si elles ne peuvent être détectées dans l'énoncé de la question, comme c'est le cas dans notre exemple. Il conviendra notamment de se demander si son objectif est de connaissance ou, au contraire, de démonstration. L'effort pour éviter les formulations tendancieuses de la question de départ et les discussions qu'on peut avoir à ce sujet peuvent efficacement contribuer à prendre du recul à l'égard des idées préconçues.

Une bonne question de départ sera donc une « vraie question » ou encore une question « ouverte », ce qui signifie que plusieurs réponses différentes doivent pouvoir être envisagées a priori et que l'on n'est pas habitué de la certitude d'une réponse toute faite.

Question

Quels changements affecteront l'organisation de l'enseignement d'ici une vingtaine d'années ?

■ *Commentaire*

L'auteur d'une telle question a en fait pour projet de procéder à un ensemble de prévisions sur

l'évolution d'un secteur de la vie sociale. Ce faisant, il se nourrit des plus naïves illusions sur la portée d'un travail de recherche sociale. Un astronome peut prévoir longtemps à l'avance le passage d'une comète à proximité du système solaire parce que sa trajectoire répond à des lois stables auxquelles elle n'a pas la capacité de se soustraire par elle-même. Il n'en va pas de même en ce qui concerne les activités humaines dont les orientations ne peuvent jamais être prévues de manière certaine.

Sans doute pouvons-nous affirmer sans grand risque de nous tromper que les nouvelles technologies occuperont une place croissante dans l'organisation des écoles et le contenu des programmes, mais nous sommes incapables d'émettre des prévisions sûres qui vont au-delà de pareilles banalités.

Certains savants, particulièrement clairvoyants et informés, parviennent à anticiper les événements et à présager le sens probable de transformations prochaines mieux que ne le ferait le commun des mortels. Mais ces pressentiments portent très rarement sur des événements précis et ne sont jamais conçus que comme des éventualités. Ils se fondent sur leur connaissance approfondie de la société telle qu'elle fonctionne aujourd'hui et non sur des pronostics farfelus qui ne se vérifient jamais que par l'effet du hasard.

Cela signifie-t-il que la recherche en sciences sociales n'ait rien à dire qui intéresse l'avenir ? Certainement pas, mais ce qu'elle a à dire relève d'un autre registre que celui de la prévision. En effet, une recherche bien menée permet de saisir les contraintes et les logiques qui déterminent une situation ou un problème, elle permet de discerner la marge de manœuvre des « acteurs sociaux » et elle met au jour les enjeux de leurs décisions et de leurs rapports sociaux. En cela, elle interpelle directement l'avenir et acquiert une dimension prospective, mais il ne s'agit pas de prévision au sens strict du terme.

Cette dimension prospective s'enracine dans l'examen rigoureux de ce qui existe et fonctionne ici et maintenant, et en particulier des tendances perceptibles lorsqu'on met le présent en regard du passé. En dehors de cette perspective, des prévisions faites à la légère risquent fort de n'avoir que très peu d'intérêt et de consistance. Elles laissent leurs auteurs désarmés face à des interlocuteurs qui, pour leur part, ne rêvent pas mais connaissent leurs dossiers.

Bref, une bonne question de départ abordera l'étude de ce qui existe ou a existé et non celle de ce qui n'existe pas encore. Elle n'étudiera pas le changement sans s'appuyer sur l'examen du fonctionnement. Elle ne vise pas à prévoir l'avenir mais à saisir un champ de contraintes et de possibilités ainsi que les enjeux que ce champ définit.

Question

Les jeunes sont-ils plus fortement touchés par le chômage que les adultes ?

■ *Commentaire*

Au premier abord, on peut craindre qu'une telle question n'attende qu'une réponse purement descriptive qui aurait pour seul objectif de mieux connaître les données d'une situation. Si l'intention de celui qui se la pose se limite en effet à rassembler et à étaler des données – officielles ou produites par lui-même, cela n'importe guère ici –, sans chercher à mieux comprendre, à partir d'elles, le phénomène du chômage et les logiques de sa distribution dans les différentes catégories de la population, on reconnaîtra que c'est « un peu court ».

En revanche, de nombreuses questions qui se présentent, au premier regard, comme descriptives n'impliquent pas moins une visée de compréhension des phénomènes sociaux étudiés. Décrire les relations de pouvoir dans une organisation, ou des situations socialement problématiques en montrant en quoi elles sont précisément « problématiques », ou l'évolution des conditions de vie d'une partie de la population, ou les modes d'occupation d'un espace public et les activités qui s'y déroulent... implique une réflexion sur ce qu'il est essentiel de mettre en évidence, une sélection des informations à récolter,

un classement de ces informations en vue de dégager des lignes de force et des enseignements pertinents.

En dépit des apparences, il s'agit donc d'autre chose que d'une « simple description », soit, pour le moins, d'une « description construite » qui trouve parfaitement sa place dans la recherche sociale et qui nécessite la conception et la mise en œuvre d'un véritable dispositif conceptuel et méthodologique. Une « description » ainsi conçue peut constituer une excellente recherche en sciences sociales et une bonne manière de s'y engager. Beaucoup de recherches connues se présentent d'ailleurs, d'une certaine manière, comme des descriptions construites à partir de critères qui rompent avec les catégories de pensée généralement admises et qui conduisent par là à reconsidérer les phénomènes étudiés sous un regard neuf. *La Distinction, critique sociale du jugement* de Pierre Bourdieu (Paris, 1979) en est un bon exemple : la description des pratiques et dispositions culturelles est menée à partir du point de vue de l'habitus et d'un système d'écart entre les différentes classes sociales.

Mais on est alors au plus loin d'une simple intention de rassemblement non critique de données et d'informations existantes ou que l'on produit soi-même. Il est souhaitable que cette intention de dépasser ce stade transparaisse dans la question de départ.

Bref, une bonne question de départ visera à mieux expliquer et mieux comprendre les phénomènes étudiés et pas seulement à les décrire.

Du point de vue du fond, ces bonnes questions de départ sont donc celles par lesquelles le chercheur tente de mettre en évidence les processus sociaux, économiques, politiques ou culturels qui permettent de mieux comprendre les phénomènes et les événements observables et de les interpréter plus justement. Ces questions appellent des réponses en termes de stratégies, de modes de fonctionnement, de rapports et de conflits sociaux, de relations de pouvoir, d'invention, de diffusion ou d'intégration culturelle, pour ne citer que quelques exemples classiques de points de vues parmi beaucoup d'autres qui relèvent de l'analyse en sciences sociales et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

En somme voici, en résumé, les trois niveaux d'exigence qu'une bonne question de départ doit respecter : *primo* des exigences de **clarté**, *secundo* des exigences de **faisabilité** et *tertio* des exigences de **pertinence**, de manière à servir de premier fil conducteur à un travail qui relève de la recherche en sciences sociales.